

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 19/1 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.1.57130

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

*Cattenates* als vierte *civitas* zwischen Isar und Inn. Augsburg bleibt das einzige *municipium* in diesem Raum und das auch erst seit Hadrian, obwohl die Zivilsiedlung schon seit Augustus bestand (S. 78). Im Land zwischen Donau und Limes ist die Überlieferungslage derart miserabel, daß man maximal von geplanten Zentralorten sprechen kann.

Der Band schließt mit einer kurzen Bemerkung Géza ALFÖLDYS zum *Ius Latii* (S. 89f.), der es grundsätzlich für ein Gemeinderecht, aber mit personalrechtlicher Qualität hält, und mit einer Teilnehmerliste des Kolloquiums. Insgesamt wäre zu sagen, daß er einen nützlichen Überblick über den Stand der Forschungsdiskussion zur Geschichte der behandelten Provinzen bietet, ohne diese endgültig abzuschließen.

Andreas SCHWARCZ, Wien

Ramsay MACMULLEN, *Changes in the Roman Empire. Essays on the Ordinary*, Princeton (Princeton University Press) 1990, XVI–399 p.

Comme l'indique l'A. dans sa préface (p. XI), le recueil livré au public regroupe environ un tiers de ses articles. Pour donner sa cohésion à l'ensemble, il a ajouté aux 21 titres déjà connus, 3 contributions originales.

La période étudiée s'étend de 50 à 450 ap. J.-C. et le point de vue choisi est celui des comportements communs face à toutes les questions posées aux hommes de cette époque, en tenant grand compte des évolutions qui nuancent parfois fortement des constantes indiscutables.

L'ouvrage se divise en sept groupes d'articles dont le nombre et la longueur est très variable. Il s'ouvre sur trois réflexions relatives à la méthode historique. Notre époque est mieux documentée que beaucoup d'autres tant par la variété que par l'abondance des sources (n° 1). On souscrit aisément à cette affirmation qui constitue une excellente antidote contre le défaitisme de certains historiens. A lire l'ouvrage on constatera qu'une vaste érudition trouve l'ébauche d'une réponse à toute question bien posée. Peut-être seulement aurait-on pu insister sur la position centrale et ambiguë des papyrus ou des monnaies. L'histoire purement quantitative est certes limitée (n° 2). A-t-on pour autant le droit d'en appeler à l'irrationnel? L'exemple du prétendu »évergétisme« est significatif. C'est pour avoir mal compris ses mobiles et ses mécanismes à l'époque où il fut à l'honneur qu'on se résigne à ne pas l'expliquer. La philosophie des sciences – à laquelle ressortit la science historique – nous apprend que les décisions sont irrationnelles dans leur surgissement existentiel mais que, a posteriori, tout est logique, si l'analyse est correctement menée. L'irrationnel en histoire découle généralement d'un étonnement anachronique devant des systèmes de pensée trop éloignés des nôtres pour être saisis dans leur globalité. L'A. dénonce à juste titre un cercle vicieux: les philologues envahissent tous les domaines historiques parce qu'ils ont accès aux documents; pourtant un latiniste entraîné à traduire Virgile ne comprendra rien au vocabulaire des diverses techniques latines, de l'hydraulique à la fiscalité – beaucoup plus précises qu'on ne l'imagine, faute de traductions rigoureuses – tout comme un grand spécialiste de la littérature française actuelle ne comprend rien à sa feuille d'impôt ou aux raisons exactes pour lesquelles l'eau coule dans sa baignoire.

La seconde partie, sur l'»acculturation«, traite d'abord des langues provinciales, évidemment très diverses puisque l'administration seule – et le groupe restreint des nobles locaux ou sénatoriaux qui la servaient – utilisait constamment le latin (n° 4); ensuite de la culture celtique (n° 5), toujours présente derrière l'épaisse couche de vernis romain. L'étude des enclaves barbares près du limes (n° 6) confirme l'incapacité croissante de la culture romaine à assimiler les »barbares«. La note sur la romanisation, quant à elle, révèle la différence essentielle (n° 7): la majorité s'est peu ou pas romanisée car, loin de tout, elle n'éprouvait aucun besoin d'accomplir cet effort. Seules les élites cherchaient à monter dans la hiérarchie impériale.



Des deux articles regroupés sous le titre »art et langage«, on n'accordera que peu d'importance à celui qui s'intéresse à la Roman Bureaucratose (voir à ce sujet la chronique bisannuelle dans les tomes pairs de *Francia* sous le titre »Qu'est-ce que le Bas-Empire?« [BE]: n° 1 dans le t. 16; n° 2 dans le t. 18). On lira par contre les intéressantes remarques sur les perspectives ouvertes par une œuvre écrite – celle d'Ammien Marcellin – sur le rôle social des œuvres d'art (n° 9).

Avec la longue partie consacrée à la religion et à la pensée, l'A. aborde quelques aspects de son domaine préféré. Il rappelle que la lutte entre païens et chrétiens au IV<sup>e</sup> siècle portait d'abord sur la valeur des miracles (n° 10). La comparaison entre changement de religion et défiance envers la raison reprend avec beaucoup de finesse une question difficile (n° 11). L'opposition entre l'élite pensante et la foule qui écoute est parfaitement justifiée; le sujet n'est pas pour autant épuisé. Si l'on pratiquait moins la philosophie traditionnelle, la polémique entre païens et chrétiens, surtout les querelles christologiques entre chrétiens, révèlent une maîtrise exceptionnelle de la dialectique par des abbés et des évêques issus des élites intellectuelles. N'aurait-on pas abandonné des spéculations trop usées pour correspondre aux besoins nouveaux? La pensée chrétienne n'est-elle pas, dans des domaines nouveaux, aussi riche que celle qui l'a précédée? D'ailleurs on montre peu après que l'attraction du christianisme découle de son adéquation à diverses aspirations de l'époque et que chacun se convertit d'après ses propres besoins spirituels (n° 12). C'est pour cela que les païens se sont convertis (n° 13). La seule véritable originalité du christianisme serait son attitude face à la sexualité. On ajoutera qu'un Dieu unique suscite une vision unifiée de la personne humaine et que la médiation d'un clergé bouleverse tant les rapports entre l'homme et le divin que la compréhension de notions dont le paganisme voyait uniquement les côtés négatifs: *in-fini*, *ab-solu*, *é-ternel*. Cette partie se termine par quelques remarques sur la persistance du christianisme à travers les persécutions: la majorité fit en sorte d'y échapper; les martyrs furent peu nombreux.

L'ouvrage continue avec des réflexions sur l'amour et la place de chaque sexe dans la société qui apportent peu à l'historien de la société (n° 15–17).

Plus intéressante, la suite étudie les relations sociales. Malgré les limites imposées par la loi, les relations personnelles jouaient un grand rôle, ce qui n'est guère propre à l'empire romain; encore faut-il l'avoir toujours présent à l'esprit (n° 18). De même les révoltes étaient fomentées en tenant compte des amitiés et des groupes solidaires, car les carrières reposaient alors, comme aujourd'hui, sur le bon choix dans ses relations et ses prises de position (n° 19). Par contre la cruauté de la justice impériale qui croîtrait avec le temps et préparerait les horreurs du moyen âge (n° 20) est sans doute une illusion née des sources: pendant les deux premiers siècles, elles furent discrètes bien qu'on devine la rigueur des châtiments, en particulier contre les chrétiens et les séditeux vaincus; ensuite les lois débordent de sanctions terribles et les contemporains se délectaient à décrire leur application. Ce plaisir même suggère que ce sont des faits exceptionnels. Quant au moyen âge, sa cruauté résulte pour une large part de la propagande ecclésiastique.

La dernière partie – sur les groupes sociaux – commence par une histoire sociale de l'astrologie (n° 21), continue par un article sur »la légion comme société« (n° 22). Certes la légion forme un groupe humain soudé et solidaire mais chaque légionnaire a sa vie familiale propre, place une partie de sa solde dans l'achat de terre ou sous d'autres formes, prépare sa retraite: il vit avec les autres légionnaires tout en menant une vie privée. Les réflexions sur l'esclavage du Bas-Empire finissent de dégonfler une baudruche encombrante (n° 23): les historiens de l'Antiquité postulaient encore récemment l'existence d'un système de production esclavagiste, en partie puisqu'il était censé continuer au moyen âge; quant aux médiévistes, ils n'avaient d'autres base pour leur fragile construction que l'existence d'un esclavage antique qui aurait difficilement disparu par enchantement. Les preuves supplémentaires que donne l'A. après d'autres (cf. BE 1) impose de déboulonner cette idée reçue que plus aucun spécialiste ne



défend. Quant aux médiévistes, il les laisse à leurs contradictions (n. 63 et 84). L'ouvrage se termine par un texte inédit sur le rôle des masses dans l'Antiquité tardive. Riche en remarques justes, manifestant une grande sensibilité historique appliquée à une immense érudition, il illustre le mieux la personnalité et les préoccupations essentielles de l'A.: les sources ont été lues directement, la bibliographie est parfaitement à jour, les appréciations sont d'une grande finesse. Le médiéviste en quête de points de vue globaux sur l'empire romain et sa fin y trouvera largement son compte. Cependant la compréhension d'une époque passe par une vision exacte de toutes ses sources. Or les lois sont discutées mais avec une rigueur insuffisante (p. 254). Les développements sur le patronage ou les rapports entre les évêques et la masse des fidèles en souffre grandement.

Ce beau livre pose des questions nouvelles: au lieu de recopier les jugements des intellectuels sur une époque, on discute toutes les sources pour atteindre l'opinion moyenne de l'homme de la rue ou du chemin. Même si certaines conclusions demandent à être approfondies, l'A. a posé la question. Il est désormais impossible de regarder seulement les statues immobiles et de lire les auteurs partiels et partiiaux comme tout être pensant; on devra rechercher les hommes, leurs sentiments, leurs croyances, leurs comportements et l'idée qu'ils se faisaient du monde dans lequel ils vivaient.

Jean DURLIAT, Toulouse

Herwig WOLFRAM, *Das Reich und die Germanen. Zwischen Antike und Mittelalter*, Berlin (Siedler Verlag) 1991, 480 p. (*Das Reich und die Deutschen*, 1).

Le grand historien des Goths nous a familiarisé avec une méthode rigoureuse et globale: pour étudier ces peuples, il recourut en effet à toutes les techniques historiques, élaborant des documents sûrs à partir des sources les plus diverses. Il les a ensuite soigneusement confrontées pour arriver à la présentation la plus satisfaisante de l'état actuel de nos connaissances.

Ici il procède de même pour l'ensemble des peuples germaniques dont la fonction essentielle ne fut pas d'envahir ou de détruire l'empire romain mais de régler la difficile question de diviser l'immense Etat devenu ingouvernable en unités conformes aux possibilités techniques de l'époque. La longue persistance des unités ainsi créées atteste du succès obtenu par la collaboration entre Romains et barbares. Une perspective aussi nouvelle suggère une modification du sous-titre. La longue période de réorganisation mérite mieux qu'une désignation comme un *no man's land* »zwischen Antike und Mittelalter«. C'est l'époque de la gestation du moyen âge dans le riche terreau romain, ce qu'en français on a proposé d'appeler l'époque protomédiévale, entre les deux actes révolutionnaires constitués par la conversion de Constantin et le couronnement de Charlemagne. En allemand ce serait – vu les limites géographiques du sujet – *das westliche Frühmittelalter*.

Le livre commence évidemment par une présentation des peuples germaniques avant leur romanisation progressive. L'A. prévient avec force qu'il ne parlera pas de la réalité telle qu'elle fut mais telle qu'on se la représentait pour donner un sens à l'action: la lente émergence des »reiks« est magnifiquement décrite. Il compare ensuite l'idéologie romaine des barbares et la réalité des rapports jusqu'aux »invasions« – qui méritent leur nom – du III<sup>e</sup> siècle. Puis ce sont les rapports complexes du IV<sup>e</sup> siècle où les ennemis embauchés comme mercenaires, opposés les uns aux autres, tantôt amis, tantôt ennemis de Rome, apprennent vite le fonctionnement de l'Empire – jusqu'à obtenir le titre de consul – et son genre de vie, mais ils l'»envahissent« rarement. Même le franchissement du Danube en 378 se résout après les traités de 380/382 en installation officielle de peuples dans les régions menacées qu'ils défendront. D'ailleurs, quittant leurs patries, ils se coupent de leur culture et voient leur organisation interne profondément remaniée.